

# VERS UNE CRÉATIVITÉ AUTHENTIQUEMENT AUDIO-VISUELLE

## SES IMPÉRATIFS

Xavier NICQUEVERT

Lorsque, pour la première fois l'enfant — l'adulte aussi — saisit un instrument audio-visuel, il y a d'abord cet attrait irrésistible pour cette chose nouvelle : une véritable frénésie de « prendre » d'enregistrer, que ce soit sur le ruban magnétique ou sur la pellicule. Dans cette première phase seul prime le désir de stocker un document : portraits de proches, si mièvres qu'en soient les expressions, échos de conversation, si futiles qu'en soient les thèmes, peu importent les qualités techniques des images comme des sons recueillis, l'essentiel est qu'on les reconnaisse, qu'on « les ait ». La primauté est donc entièrement au subjectif, encore accru par la fièvre d'entrer en possession de ces appareils aux pouvoirs quasi magiques puisqu'ils peuvent fixer et conserver des instants de vie.

Dans nos classes, une des premières motivations qui pourra faire éclater un peu cette fascination sera la possibilité offerte, par le truchement des moyens audio-visuels, d'entrer en relation avec d'autres, et d'abord, évidemment, avec les correspondants : se présenter, faire entendre nos voix, montrer comment on est, savoir comment ils sont.

Il nous est arrivé de recevoir de tels documents animés par ce seul zèle enthousiaste : photos à peine lisibles à cause de la mise au point imprécise ou du manque de lumière dans la classe, bande dont l'intensité sonore empêchait l'écoute collective, bruit de fond trop important ou arrêts intempestifs et désagréables dans l'enregistrement. Les critiques vont alors leur train, à la mesure de la déception, tout comme pour un album peu soigné ou un journal taché, aux tirages illisibles. Freinet raconte l'émotion intense qui régnait dans la classe de Bar sur Loup lorsqu'on recevait un film de chez Daniel. Les défauts techniques devaient certainement être nombreux et ne tempérèrent probablement pas l'enthousiasme des spectateurs. Mais quel auditeur, si peu mélomane soit-il, prendrait encore un grand plaisir à l'écoute des cires où l'on grava les voix pourtant merveilleuses de chanteurs tels que Caruso, s'il n'est pas en mesure de replacer cet enregistrement dans son contexte ?

Ne perdons pas de vue l'importance de l'avènement de la télévision. Je suis frappé presque à chaque fois

que j'ai l'occasion de regarder une émission chez quelqu'un : si peu nombreux sont ceux qui acceptent mal le contenu, la grande majorité exige une qualité rigoureuse de l'image et du son. On s'est habitué à un grand confort de réception, lequel augmente d'ailleurs considérablement l'impact du « message » transmis, renforce la présence de celui qui parle et semble pénétrer dans la pièce même. De Gaulle, dont tout le monde s'accorde à reconnaître qu'il était un maître dans l'art de manier les foules, l'avait fort bien vu et, après son retour au pouvoir, en dehors de ses fameux « bains de foule » il n'utilisa plus que la télévision pour s'adresser au peuple et même dans ses déplacements celle-ci avait un rôle extrêmement important.

Deux exemples encore : j'avais réalisé à Marsannay plusieurs enregistrements de vigneron. L'un racontait l'histoire de vignoble bourguignon et des chevaliers du Tastevin. Document authentique et vivant qui m'apparaissait de nature à intéresser d'autres gens. Quelle ne fut pas ma désillusion après l'avoir fait écouter à quelques camarades à Capdenac : « On ne comprend rien, ton bonhomme a la voix sourde, on fatigue en l'écoutant alors on perd le fil ». Je ne m'en étais pas rendu compte car, ayant vécu l'enregistrement, je suivais, moi. J'avais tout simplement oublié les autres.

Le second, lui, parlait de sa philosophie de l'existence et de la manière dont il envisageait son « 3<sup>e</sup> âge ». Pas d'enthousiasme non plus chez mes auditeurs : « C'est long et confus, on pourrait peut-être en dégager la philosophie du bonhomme ». Mais comme on entendait bien, j'ai tout de même repris ma bande et suivi le conseil. Par le montage, j'ai isolé tout ce que ce vigneron devenu sculpteur sur bois disait sur sa manière d'envisager la vie. Cette fois le message a dû passer puisqu'il a retenu l'attention d'un jury de concours.

Nous rejoignons là tout le débat sur la mise en valeur d'une production qu'elle soit texte, chant, dessin... Je ne voudrais pas l'aborder ici à son plan esthétique, voire moral, mais insister simplement sur l'aspect communication : pour être compris, il faut au moins se faire comprendre, ce qui nécessite un minimum d'exigences dans la forme : de certains

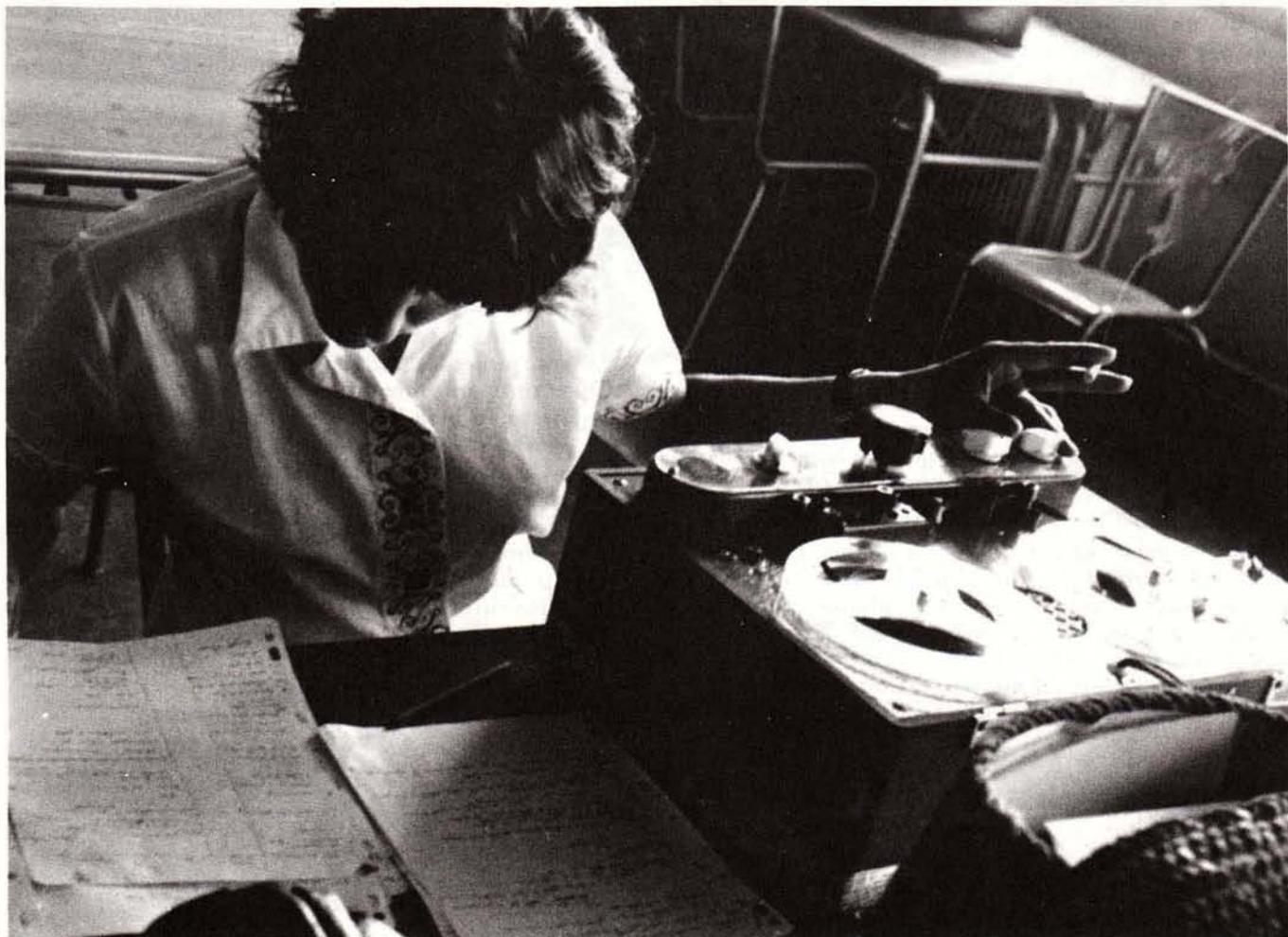
camarades je préfère recevoir une lettre tapée à la machine que manuscrite, je peine moins au déchiffrement. Avec les moyens audio-visuels cette nécessité est peut-être plus impérieuse du fait de l'influence plus grande que peut avoir ce moyen de communication. « Un bon croquis vaut mieux qu'un long discours », disait-on déjà bien avant l'apparition de la photographie. Et ce n'est pas à nous qu'il faut démontrer la supériorité d'une BT Sonore sur un cours magistral, le pouvoir stimulateur du disque pour le démarrage de la musique libre dans une classe. Mais je comprends assez mal l'aversion de certains pour ce minimum de technique dans la réalisation d'un enregistrement ou d'une prise de vue, même parmi ceux qui se font les chantres d'un beau journal scolaire ou de peintures réalisées avec des matières premières de bonne qualité. Ce refus d'accepter les contraintes des moyens d'expression les plus modernes me paraît étonnant. Pourtant, combien n'avons-nous pas constaté et regretté le peu d'intérêt manifesté pour un document très intéressant dans son contenu, mais qui, présenté tel quel devant une assistance trop nombreuse ne passait pas la rampe ?

Dans le Bulletin *Echanges et Communication* n° 2, Raymond Massicot, reprenant une réflexion de Jacques Brunet, pose la question à propos du journal scolaire :

*« Que faut-il choisir ? le torchon lu avec passion ? le chef-d'œuvre qui ne provoque qu'une admiration respectueuse chez le lecteur et une certaine lassitude chez les réalisateurs ? ou le torchon chef-d'œuvre ? ou les deux ? ou ni l'un ni l'autre ? »*

Il me semble que, pour le document audio-visuel, la question ne se pose même pas : l'audition d'une bande mal enregistrée, ou trop longue ou diffusée par un appareil de puissance insuffisante, devient vite difficile à poursuivre, surtout en auditoire; il ne faut ni torchon, ni chef-d'œuvre, mais le document présent, qui touche l'auditeur et témoigne sans trahir. Toutes les BT Sonores, toutes les bandes de la sonothèque coopérative, tous les disques Documents Sonores de la BT ou Documents ICEM en sont la démonstration :

Jamais les disques « Recherches sur la voix » ou « Musiques naturelles » n'auraient l'écho qu'ils provoquent chez les enfants, jamais les bandes présentées dans tous les concours n'obtiendraient chaque année les premiers prix sans l'alliance des soucis contenu-forme. Et ces succès, comme le respect que suscitent les BT Sonores dans les milieux de l'édition audio-visuelle montrent bien quelle pourra être l'audience de notre Mouvement lorsque nous saurons faire véritablement connaître nos réalisations coopératives; exactement comme les BT forcent l'admiration tant des enseignants



*Une stagiaire à Objat (Photo Nicquevert)*

que des libraires qui les connaissent par l'intérêt des reportages qu'elles contiennent, mais aussi par le soin constant apporté à la qualité de la présentation, même au temps où les moyens techniques employés étaient plus que modestes.

Il est naturel que l'enthousiasme créateur qui a vibré dans la classe pendant un enregistrement, tout le contexte affectif qu'il porte en lui pour ceux qui ont vécu ce moment, empêchent de prendre conscience de ces impératifs, surtout lorsque la classe, maître comme enfants, commence la découverte de ces moyens d'expression nouveaux. Là encore, je reprendrai ma comparaison avec le journal scolaire : les premières pages que l'on imprime dans une classe ne sont, souvent, pas très belles. Mais quelle joie, quelle fierté, lorsqu'elles sortent de la presse. Et les premières photos tirées dans la chambre éclairée de jaune, et les premiers lino, et les premiers... ?

Mais, pour chacune de ces techniques nouvelles apparaissant dans notre classe, notre part du maître a consisté essentiellement à faire prendre conscience d'une exigence de plus beau, donc de plus soigné, plus figolé. Cette part du maître, je l'ai reçue, pour ma part, au stage « Techniques Audio-Visuelles ». La douche, ce stage ! Un bon coup dans la petite vanité personnelle du gars qui, comme moi, prétendait être informé, ou de celui qui professait un mépris profond pour la technique, et cela par une démonstration à base de tâtonnement expérimental. Mais au découragement des premiers jours succède vite l'enthousiasme retrouvé quand, grâce à l'aide des aînés on peut enfin avancer, dépasser le stade piétinant des essais empiriques, car il faut bien reconnaître que le tâtonnement n'est profitable qu'à condition que l'on puisse en tirer des leçons et des moyens de progresser. C'est là que je me suis rendu compte de cette nécessité de clarté pour le message audio-visuel, que j'ai vu la valorisation que l'on pouvait donner aux œuvres enfantines en permettant aux enfants de maîtriser les techniques, ceci, bien entendu, comme en toute autre technique dans notre pédagogie, en laissant d'abord jouer pleinement le tâtonnement expérimental après qu'on ait pu se plonger dans le bain naturel et libre de la prise de contact avec les instruments.

Mais, revenons aux enfants ; une fois terminé ce stade de la prise de vue pour la prise de vue, ils se rendent compte que leurs photos manquent d'intérêt. Il en est de même pour l'adulte qui, ayant acheté un appareil comme on en voit de plus en plus, qui réduit au minimum les réglages compliqués, se sera, pendant un temps plus ou moins

long, satisfait de la joie des couleurs inscrites sur sa pellicule, et cherchera petit à petit à réaliser des images qui traduisent l'émotion qu'il a ressentie devant un paysage, un animal, une fleur, un enfant, une vie. On se lasse encore plus vite d'enregistrer simplement les blagues du beau-frère ou les imprécations de la belle-mère, mais il faut bien dire, qu'en dehors de l'Ecole Moderne peu de gens utilisent le magnétophone comme un moyen de recueillir des documents ayant valeur historique ou témoignages de moments de vie riches en émotion ou en joie créatrice. Il est cependant important de ne pas cantonner le magnétophone dans un rôle de communication ou d'archive sonore et déjà plusieurs camarades autour de Jean-Louis Maudrin, notamment, ont montré quelles sont les possibilités en tant qu'instrument de création. Ce que nous avons simplement esquissé à Capdenac n'a fait que confirmer notre idée qu'il nous faut avancer dans la découverte de l'expression audio-visuelle véritable, dans laquelle on ne cherchera pas à analyser si c'est le son qui accompagne l'image ou s'il en est le support dynamique, mais où ne pourront exister pleinement l'un sans l'autre, comme une chanson de Brassens dans laquelle poésie et musique sont indissociables. Nous avons un peu touché cela du doigt lorsque Raymond Blancas nous a projeté les photos qu'il a faites de son petit Yannis, si vivant, si présent, expressif au possible, les mimiques de ses mains, de ses yeux, de son nez, de sa bouche appelant naturellement le *contexte* sonore ; et avec ces harmonies de couleurs, de lignes et de formes de Pierre Petit qui furent traduites musicalement par l'équipe de J.L. Maudrin. Ce n'étaient qu'essais, tentatives de création complète mais qui devraient être une voie de création extrêmement riche et de nature à passionner des adolescents qui sont probablement beaucoup plus que nous en prise directe avec les « médias ». Il y a toute une recherche à mener sur la création de lanternes permettant la création d'images aux couleurs et aux formes sans cesse changeantes et mouvantes, projetées sur toutes les surfaces d'une pièce. C'est tout un monde dans lequel on baigne qui inspire aussi bien la musique que le mime, la danse, la poésie, toute une magie de l'expression, une mine inépuisable pour l'invention. Ne m'écrivez pas pour me demander une notice sur ces lanternes, j'ignore absolument comment elles sont faites, sinon qu'elles existent. C'est un champ merveilleux à explorer, il nous faut nous les réinventer, mais je crois que cela en vaut la peine.

Xavier NICQUEVERT  
Ecole du Bourg  
21 - Marsannay la Côte